

LE CINÉMA

La Femme et le Pantin.

J'avais l'intention très nette de consacrer cette deuxième chronique soit au film d'avant-garde soit au film historique, chacun pris dans sa généralité, mais voici que tout à trac *La Femme et le Pantin* de Jacques de Baroncelli est venu se jeter au travers de ma plume ou plutôt de ma résolution. L'occasion est trop belle de rêver un peu sur une Espagne en train de reconquérir fougueusement Paris, pour que je ne la saisisse point aujourd'hui.

Je l'avoue, je n'ai pas toujours été très tendre à l'égard de M. de Baroncelli, mais je ne mis jamais d'acrimonie en mes critiques, sauf une fois peut-être, lorsqu'un sous-titre malheureux égratigna l'esprit de l'aviation. J'ai reproché à ses films — en dehors de *Pêcheurs d'Islande* très pieusement inspiré de Loti, et du *Passager* d'une très belle note sentimentale, de manquer d'atmosphère et d'être montés avec une nervosité qui en sabre sans raison des scènes absolument nécessaires. Cela ne me prédisposait donc point d'une façon très indulgente envers *La Femme et le Pantin*. L'adaptation à l'écran des grandes œuvres de la littérature me produit toujours par avance une manière de hémissement. Or, *La Femme et le Pantin* constitue cinématographiquement un chef-d'œuvre d'émotion, de vérité, d'intensité cruelle. Le cadre sévillan, le bel enchaînement des situations, leur progression psychologique, la teneur insupportable ainsi que le choix judicieux (chose si rare) des sous-titres, le talent nouveau des interprètes, et cette trouvaille qui nous montre en épigraphe et en épilogue « La Couverte » de Goya s'animant pour symboliser le Pantin, l'homme devenu un jouet entre les petites mains de la femme, la terminaison scénique de ce film qui n'est pas absolument celle du romancier, mais néanmoins ne le trahit en aucune façon, tout concourt à la perfection plastique et surtout humaine de cette production française. À dessein, je souligne l'épithète.

Il est un fait certain : la sensibilité aigüe de Pierre Louys demeure vivante en la pellicule. Peu de scènes, en vérité, ne peuvent être plus douloureuses que la scène de la grille. Don Mattéo, les mains ensanglantées, le regard terreur, s'efforce

M. Georges Jacoby. La photographie en est trompeuse. Je veux dire par là, que si les clichés extérieurs (vues de la Corse) en sont souvent fort beaux — témoin certaine avenue plantée d'arbres immenses — les éclairages déforment absolument le visage des artistes, ce qui est tout à fait regrettable, en particulier, pour la très jolie Suzy Vernon. Le rôle odieux de la « femme fatale » est tenu avec toute la grâce perverse désirable par la belle Ruth Weyer. Olaf Fjord est un peu fade, mais Henri Eddwards, que nous révélâ précédemment *Roi de Carnaval*, est décidément un artiste de haute classe doué par surcroît d'un physique original.

VIVE LA VIE ! (Alliance Cinéma Européenne.)

Je ne sais trop quoi écrire de ce film. Il me fallut bien 500 mètres avant que d'y constater un intérêt quelconque. Nous sommes trop habitués à considérer en Nicolas Koline un créateur de types (Muche ou Galupin), pour ne pas souffrir de le voir se démenier parmi de très usées péripéties. La photographie excellente, fait valoir la minutie amusante de certains détails de mise en scène. Autour de Koline, citons Gustave Frolich et Betty Astor, tous deux personnages inutiles, Nathalie Lissenko, H. M. Schnelle et Guiltstorff.

LA DAME AU MASQUE. (All. Cinéma Européen.)

Du même réalisateur, voici un autre film peut-être pas absolument nouveau ni comme scénario, ni comme fabrication, mais décoré avec goût, fort bien éclairé, remarquablement interprété par la ravissante et fine Arlette Marchal, le toujours séduisant et talentueux Wladimir Gaidaroff, et Henrich George, remarquable en les moindres nuances d'expressions. Rien que pour ces trois artistes, le film mérite d'être vu.

LE DRAME DU MONT-CERVIN. (Luna-Film.)

Ceux qui auront apprécié et aimé le chef-d'œuvre écranique de *La Montagne sacrée*, ne verront pas sans émotion *Le Drame du Mont-Cervin*. Le

triste et doux qui lui permet une fois de plus de mourir avec pathétisme. Nous n'imaginons guère le beau sabreur que fut Lassalle, pour qui se compromirent les plus belles femmes de l'Italie, nous les traits un peu efféminés d'Henri Victor ! Mais ce Lassalle n'est, je pense, qu'une confuse reminiscence du Lassalle historique ! Boris de Fast est un excellent général des Cosaques. La haute taille d'Adalbert Schlettow fait merveille sous l'uniforme fourré des Russes. La seule vedette féminine est Olga Tschekowa. Si simplement émouvante par le regard expressif de ses yeux non fardés ou si peu, elle retient et émeut. L'action un peu molle donne une impression d'ensemble incertaine. Metteur en scène : Erich Waschneck.

LE MENSONGE DE NINA PETROWNA. (Alliance Ciné Européenne.)

Si un rythme général trop lent ne gâtait point la richesse du sujet, nous dirions qu'il s'agit là d'un film de haute classe. Il n'y manque rien. La mise en scène est luxueuse, ordonnée avec goût. L'intrigue, particulièrement tragique, s'achève sur une émouvante vision. Elle est servie par la beauté captivante et le jeu prenant de Brigitte Helm et par le talent nuancé de Warwick Ward, auquel convient à merveille un personnage d'officier supérieur de l'armée russe. Une photographie remarquable, des éclairages savants, ne sont pas les moindres attraits de ce film. Pourquoi faut-il que certains gestes inutiles et inutilement prolongés détachent avec agacement la pensée du spectateur des tableaux pourtant impressionnants qu'il a devant les yeux ?

J. F.

Une belle initiative musicale.

Depuis longtemps le Courrier Musical se pré-

qui n'est pas... mais néanmoins ne le trahit en aucune façon, tout concourt à la perfection plastique et surtout humaine de cette production française. A dessein, je souligne l'épithète.

Il est un fait certain : la sensibilité aiguë de Pierre Louys demeure vivante en la pellicule. Peu de scènes, en vérité, ne peuvent être plus douloureuses que la scène de la grille. Don Mattéo, les mains ensanglantées, le regard fou, s'efforce en vain de tordre les ferrouilles derrière lesquelles la perverse Concha le raille et s'accroche au cou innocent du Morenito. Du commencement à la fin, l'avilissement de l'homme procédant par degrés sans la brutalité de réalisation qu'un film comme *Nana*, par exemple, offrait aux regards émus du spectateur, cet avilissement nous émeut, nous pénètre de son intime douleur. Nous en ressentons la tristesse, nous finissons par oublier que nous n'avons devant nous que des mimés spectaculaires. La déchéance de Raymond Destac est si humaine, le charme de Conchita Montenegro à quelque chose de si doux et de si pervers à la fois. Est-elle jolie ? Mille fois pire... Captivante et secrète comme l'âme de son pays. Toutes les grâces de l'enfant mêlées à toutes les roqueries de la femme. De la candeur, du dédain, de la volupté endormie, et le mensonge en toute sa naïveté, en tout son danger.

Elle vint danser pour nous. Elle était tout ce que je viens d'écrire, et plus encore : une grâce, un sourire, une ruse, une volupté latente, et peut-être un mensonge. J'ai regretté de n'avoir pu prévenir à temps Henry de Montherlant. A sa collection de petites infantes, il eût ajouté celle-ci. Une fois encore, il aurait connu l'ensorcellement de Séville...

Jacques FANEUSE.

Quelques mots sur...

LE COQ ROUGE. (Film P. J. de Vanloo.)

Il s'agit presque d'un pendant à la curieuse et puissante *Tropéide de la Rue*, où triompha, l'an dernier, la tragédienne Asta Nielsen, mais beaucoup moins curieux et d'une puissance très atténuée. Au fond, ces soi-disant études de la basse page ne peuvent intéresser qu'un public spécial. Pour ce qui est de la technique, elle est superbement allemande ; et les clairs-obscur y prédominent. Le scénario, passablement enfantin, permet à Igo Sym de bonnes, quoique un peu monotones expressions, et à Siegfried Arno de nous révéler un comédien superbement réaliste.

LA VENGEANCE M'APPARTIENT. (Production Markus P.-J. de Vanloo.)

Œuvre riche en incidents dramatiques, mais ceux-ci exploités d'une manière trop médiocre

artistes, le film mérite d'être vu.

LE DRAME DU MONT-CERVIN. (Luna-Film.)

Ceux qui auront apprécié et aimé le chef-d'œuvre écranique de *La Montagne sacrée*, ne verront pas sans émotion *Le Drame du Mont-Cervin*. Le scénariste en est le même, mais sa réalisation a été confiée à MM. Mario Bonnard et Nuntio Malasomma. Les plus hauts pics du Cervin servent de cadre effrayant à un scénario très simple et très humain, où la montagne encore joue le rôle principal. La grande beauté du film réside en ses clichés et dans la hardiesse des prises de vue. Autour de la beauté classique de Marcelle Albani, Luis Trenker et Clifford, Mac Laglen aux deux visages farouches, Peter Voss et Paul Graetz vont et viennent sur le rythme sauvage du film même.

LA DIVINE CROISIÈRE. (Etabl. Petit frères.)

Ce n'est pas là l'une des meilleures œuvres de Julien Duvivier, il s'en faut ! Je lui reprocherai avant tout un métrage trop étendu auquel sont nécessaires de nombreuses coupures, et une technique, je n'écarterai pas trop simple, mais pourtant, le sujet un peu surnaturel ne se prêtait-il pas à de riches surimpressions ?... M. Duvivier a désiré réaliser une œuvre naïve, naïve et simple comme l'âme des pêcheurs qu'il a mêlés à ses interprètes, mais en voulant nous fournir certaine vision exotique d'une île du Pacifique, il a faussé l'émotion du sujet. Il aurait fallu créer une manière de jardin luxuriant où ne se reconnaît aucun détail de nos côtes. Il en résulte un aspect robinsonnais difficile à prendre au sérieux. Par contre, les vues extérieures de Loguivy et de son charmant petit port sont d'une remarquable luminosité. Quelques visions de haute mer et de voilure déployée composent de véritables tableaux. Interprètes : le rude Jean Murat, le sévère Krauss, l'impressionnant Tommy Bourdelle, dont l'agonie est véritablement horrible, le bon Pauly Vigulier, Henry Valbel, l'émouvante Mme Barbier-Krauss et la charmante Suzanne Christy.

EN 1812. (Luna-Film.)

Bonne production inspirée par la terrible campagne de Russie, mais dont quelques erreurs de mise en scène diminuent le réalisme. Uniformes trop pimpants, allées et venues dans la neige des officiers français sans manteaux, etc. De petites erreurs à la vérité, mais étonnantes de la part de réalisateurs russes et allemands qui doivent aussi bien que nous connaître les épouvantables étapes des soldats de Napoléon retour de Moscou. Pierre Blanchard n'y interprète qu'un rôle trop court, rôle

Une belle initiative musicale.

Depuis longtemps le *Courrier Musical* se propose de développer le goût musical en France, il a maintes fois entretenu ses lecteurs de la nécessité bienfaisante d'une initiative gouvernementale réglementant l'étude de la musique dans nos écoles et inculquant à la jeunesse française les éléments d'un art susceptible de lui procurer des joies intellectuelles. Depuis quelques temps, une Commission formée par les Beaux-Arts est à l'œuvre pour rendre obligatoire l'enseignement de la musique dans les lycées. Et voici que le Lycée Henri-Poincaré de Nancy vient de réaliser nos espoirs et créer un précédent qui l'honneur et devra être suivi. Avec l'appui du Recteur, le Proviseur, de M. Alfred Bachelet, Directeur du Conservatoire, il a réussi à organiser un orchestre symphonique composé de 70 élèves et anciens élèves, complété par une imposante chorale mixte de 110 exécutants.

Nous avons eu la grande satisfaction d'assister à une surprenante manifestation de ce jeune groupement qui, convié par le Comité des Beaux-Arts de la Ville de Paris, s'est fait entendre avec succès à plusieurs reprises. Sous la direction active de M. Stoltz, professeur au Conservatoire de Nancy, l'orchestre a exécuté un programme d'une belle tenue artistique : Ouverture d'*Eurypyle*, *Symphonie inachevée* de Schubert, *Esquisses Casaciennes* d'Ivanow, Prélude de *Lohengrin*, l'accompagnement, avec un goût parfait de l'équilibre, la *Fantaisie Hongroise* de Liszt, brillamment interprétée au piano par Mme Gabiano-Blaug, professeur du Conservatoire. Et Mlle Bouton, élève de Mme Schaeffer, 1^{er} prix de chant en 1928, fit valoir les qualités d'une voix fraîche, souple et exercée. Nous avons été agréablement surpris du niveau ainsi atteint par la réunion de cette jeunesse fervente de belle musique, et c'est avec un vif plaisir que nous avons pu constater les résultats d'une discipline esthétique soutenue par la volonté de surmonter les difficultés. Faisons sans réserve les animateurs de cette exemplaire initiative et le dévouement de ceux qui s'emploient à son essor. Il n'est pas, dans le domaine de la musique, de difficultés insurmontables. L'Orchestre Symphonique du Lycée Henri-Poincaré vient de nous en fournir une preuve éclatante et de démontrer à ceux qui reviennent de l'étranger et ont contrôlé les résultats obtenus que l'amour et le culte de la musique en France ne sont pas de vains paradoxes.

Ch. TROUQUET.